

Lurelu



Des dragons et des ogres

Francine Sarrasin

Volume 41, numéro 1, printemps-été 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88312ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

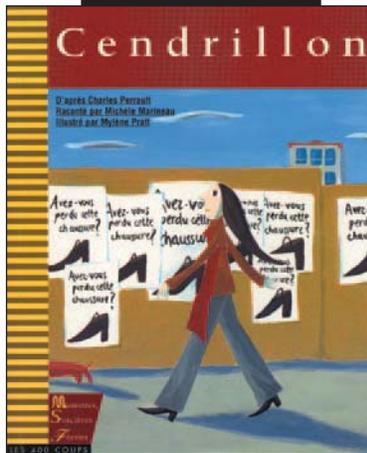
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sarrasin, F. (2018). Des dragons et des ogres. *Lurelu*, 41(1), 77–78.

Des dragons et des ogres

Francine Sarrasin

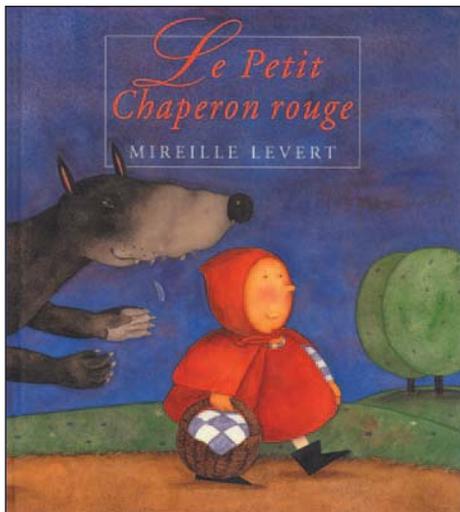


PASTICHE : imitation partielle ou totale d'une œuvre littéraire, parfois en en parodiant le sens ou le style mais toujours en altérant quelque peu certains détails.

Le conte est un terreau fertile pour l'imaginaire créatif : on pense à toutes ces versions qu'ont inspirées *Le Petit Chaperon rouge*, *Cendrillon*... Ces histoires impossibles qui, par le jeu de la magie, se réalisent. Va pour le conte populaire et la mémoire collective. Va pour les personnages fétiches de gros méchant loup, d'ogre et d'enfant courageux. L'inspiration créatrice peut aller dans bien des sens et il n'est pas rare que, dans la littérature, un même sujet soit maintes fois abordé.

Des titres connus en apéritif

«Il était une fois une gentille petite fille» amorce le récit du *Petit Chaperon rouge* de Marthe Faribeault et Mireille Levert (Héritage, 1995). Jusque-là, tout baigne. Mais, en cours de route, le loup, beau parleur, fait preuve d'initiative, convainc la fillette de s'attarder dans les fleurs et la devance chez sa grand-mère qu'il dévore, évidemment. Il mangera aussi la petite. L'in vraisemblance de l'affaire tient dans l'appétit glouton de l'animal qui



avale tout rond, l'une après l'autre, deux personnes. S'il y a là geste d'éclat, la finale se profile autrement, sans violence. L'appétit de l'animal sera déjoué, et les pierres placées dans son ventre l'empêcheront de se lever. Tel est pris qui croyait prendre!

Le *Cendrillon* de Michèle Marineau et Mylène Pratt (400 coups, 2000) déplace le contexte ailleurs que dans le conte de Perrault : la ville stylisée est plutôt contemporaine, les activités quotidiennes et les tenues vestimentaires aussi. La citrouille deviendra une tomate, le cocher, un chien. Les avis de recherche placardés partout dans la ville sont directs et s'adressent à LA personne qui a perdu sa chaussure, cette chaussure. Une invitation à se manifester. Sans s'encombrer des jalousies des demi-sœurs, la finale se fera simplement entre Cendrillon et son prince : «Comment résister à ses yeux bruns, à son profil grec et à sa chemise à pois?»

Il est fréquent que l'adaptation d'une histoire originale comme *Cendrillon* ou *Le Petit Chaperon rouge* n'offre pas d'équivoque, on sait d'emblée à quelle source on s'abreuve, mais il n'en est pas toujours ainsi. On peut alors se demander d'où vient que la lecture d'un album se double de l'effet d'écho. Qu'on retrouve dans le déroulement du récit, au fil des pages, une impression de déjà-vu, de réchauffé. Une sorte de malaise.

Les plats de résistance

Si le livre de Dominique Demers et Anne Rodrigue, *Le dragon qui mangeait des fesses de princesses*, paru chez Dominique et compagnie en 2016, fait penser au livre de Tomi Ungerer, *Le géant de Zéralda*, ce n'est ni par l'imagerie, ni par le texte. Cet ouvrage n'est pas non plus une adaptation d'un classique au sens des contes de Perrault ou de Grimm. C'est plutôt le thème général de l'aventure qui induit une telle impression. Avec une structure narrative semblable, dans un cas comme dans l'autre, tout tourne autour de la nourriture : le héros (ogre géant ou dragon Dagobert) s'adjoint deux personnages

(Zéralda et son père, ou Didier et Juliette). Survient un incident (la chute de l'ogre, l'indigestion du dragon). Cela suffit à orienter l'histoire ailleurs vers une conclusion apaisée et sereine. Quarante-cinq ans séparent les deux publications.

Déjà, l'album de l'auteur illustrateur strasbourgeois, paru à l'École des loisirs en 1971, a quelque chose d'audacieux. Son histoire appelle le sourire entendu du lecteur : au fil des pages, l'ogre se prend en effet aux délices des plats de la petite Zéralda, et quand elle devient grande, il finit par l'épouser! Le récit du dragon Dagobert, dès le départ, provoque, par ce qui est énuméré et ce qui est montré, des réactions d'un autre ordre. Car, après une importante consommation de chair de princesses, le jeune dragon va «se goinfrer d'absolument n'importe quoi» et placer le lecteur devant un «spectacle franchement dégoûtant». Le bébé dragon, gâté pourri, n'hésite pas à grimper sur la table, pour avaler à la hâte tout ce qui lui fait envie, de crainte, pourrait-on dire, que la nourriture ne manque. Ici et là, comme restes de table, quelques couronnes décoreront les assiettes et l'on s'amusera peut-être à retrouver, groupées par deux, des fesses bien rondes de possibles altesses. Cette désinvolture du traitement imagé rejoint parfaitement le sens du propos. L'excès va dans un sens comme dans l'autre.





Là où la situation se corse, c'est à l'arrivée de Juliette, une jeune héroïne aussi peu effrayée qu'elle est infiniment petite. C'est surtout par le truchement de l'illustration que se véhiculent le jeu d'autorité et les contrastes. Quand Juliette intime à Dagobert d'aller faire les courses, cette minuscule petite bonne femme, aussi rouge que déterminée, impose sa volonté au gros dragon bleu, qui semble, lui, presque apeuré. Il n'y a pas ici de réel échange entre les intervenants : placée de profil derrière le mastodonte, la fillette a quand même un geste explicite. Et Dagobert n'a pas le choix : il doit écouter la petite voix. Dans l'image, l'ordre est donné du bas de l'image à droite au haut à gauche, le sens donné à ce geste est celui de la difficulté et du défi. Soulignons que, de la parole à l'écoute, le va-et-vient n'est pas égal. Mais il est efficace! Comme sera efficace la conversion du dragon vers une alimentation saine, très fortement vantée vers la fin de l'histoire.

Le fait de donner le grand rôle à un animal qui n'en est pas vraiment un atténue un tant soit peu sa dangerosité. Au surplus, son nom est celui d'un roi de chanson qu'on se plaît à parodier. Rond, dodu et jouant à courir les princesses avec son filet à papillons, Dagobert est de taille impressionnante, certes, mais il demeure un personnage fictif. Son apprivoisement n'en sera que plus prévisible.

L'appétit vient en mangeant

On peut se demander si les histoires d'ogre font de même. Comme dans *Le géant de Zéralda*, l'album *Un tartare pour le bonhomme Sept Heures*, qu'Alain Reno publie en 1997, met en scène des humains. Si elle est encore d'abondance, l'exploitation de la nourriture y est différente. L'impact de l'image a quelque chose d'excessif et ce n'est pas dans la fidélité de la représentation au sens littéral mais bien dans le pouvoir de l'évocation qu'il se produit. Tout n'est pas aussi explicite dans les horreurs que ce qui



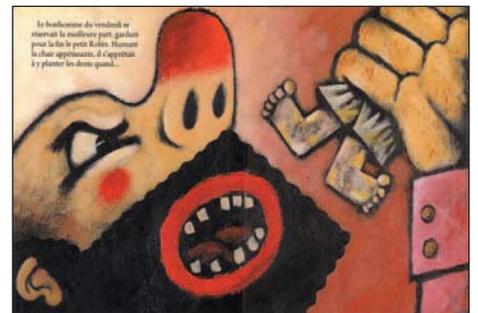
Le géant de Zéralda

est annoncé dans *Le dragon qui mangeait des fesses...* Pour attiser l'intérêt et ouvrir l'appétit, on prendra plutôt le détour du couteau, unique chez le géant d'Ungerer et décuplé chez les ogres de Reno. Avec leurs lames bien pointues, orientées dans tous les sens, les couteaux des sept personnages, aux allures de pirates, préfigurent le festin. De plus, les hommes de cette page, du dimanche au samedi, sont regroupés tassés, dans une grotte sombre. On les sent presque saliver...

Plus loin, quand le bonhomme du vendredi s'apprête à croquer le jeune héros, il est pris d'un immense malaise. Le gros plan sur le visage du géant n'empêche nullement de capter son emprise sur l'enfant. Le jeu d'échelle est impressionnant : il laisse entrevoir la taille de celui par qui l'action va bientôt tourner. Il semble en effet que les coliques du bonhomme du vendredi soient dues à l'ingestion excessive de chair fraîche. L'histoire tourne. Comme pour l'aventure de Juliette et du dragon, comme pour la petite Zéralda et son géant, le jeune Robin devient



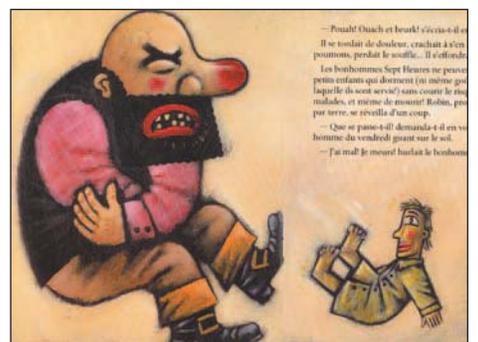
Un tartare pour le bonhomme Sept Heures



l'adjuvant qui prépare la potion magique, guérit le bonhomme du vendredi et, après quelques rebondissements, permet la fin heureuse de l'aventure.

Qu'ils soient directement inspirés d'une source connue ou qu'à leur contact, des références s'insinuent dans la mémoire, les contes contemporains puisent dans la fantaisie pour alimenter, à leur manière, le patrimoine littéraire. La plupart du temps, leurs histoires évoluent librement, laissant l'imaginaire créatif atteindre et décupler le plaisir de notre lecture.

lu



— Pourquoi Ouch et heurté s'écria-t-il et
Il se tordait de douleur, crachant à s'en
peut-être, perdait le souffle... Il s'effondra.
Les Bonhommes Sept Heures ne pevent
petits enfants qui dorment (ou même pas
laquelle ils sont servis) sans couvrir le ruis-
malade, et même de mousser Robin, pro-
par terre, se réveille d'un coup.
— Que se passe-t-il demanda-t-il en se
homme du vendredi géant sur le sol.
— Tu mal le meurt barbant le bonhomme